

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 22 MARS 1850.

No. 53.

FRANCE.

LETTRE PASTORALE DE SON EM. LE CARDINAL DE DONALD, ARCHEVÊQUE DE LYON, AU CLERGÉ ET AUX FIDÈLES DE SON DIOCÈSE, CONTRE QUELQUES ERREURS DE NOTRE ÉPOQUE.

Suite.

Ce raisonnement réveille la société européenne; elle a mis en ce d'ignominie les doctrines qui lui ont servi de base...

pays d'Abimelech, parce que c'était lui qui l'avait creusé (1). Isaac, son fils, réclame cette propriété de son père...

Tels sont, N. T. C. F., les vérités sociales que le raisonnement indépendant de toute autorité et de toute religion...

Il n'est pas de grand nombre d'hommes qui se sont moqués sans la moindre raison de la doctrine de Dieu...

Le membre de la communauté, après avoir dissipé sa modeste fortune ou par une vie désolée, ou par une paresse invincible, ou par une inhabileté insupportable...

(1) Genes. c. xxi, 30. (2) Eccli. c. vii, 16. (3) Eccli. c. vii, 16. (4) Exod. c. xx, 13.

ni du principe d'autorité qu'on leur a ravi, prouve combien ils sont le bonheur de l'Eglise catholique qui Pa consacré, et la grandeur de la perte qu'ils ont faite.

Le Docteur Achilli. Le nom de ce moine apostat fait grand bruit depuis un certain temps, parce que les Sociétés Bibliques qui avaient commencé à se servir de lui pour répandre l'apostasie...

—L'Observateur romain dit que le docteur Jean-Hyacinthe Achilli, né sujet pontifical, après avoir, en 1841, fait son apostasie...

Voilà, N. T. C. F., où le Communisme et le Socialisme, qui n'est que le communisme sous un autre déguisement, méprisent la société européenne si fière, avec raison, de ses lumières, de ses beaux arts, des merveilles de son industrie, des progrès de sa civilisation...

Nous sommes nous-mêmes, N. T. C. F., quand nous nous montrons dans l'apostasie de la raison par la Réforme, la source du communisme qui vous domine...

(1) Job. c. v, 7. (2) Matth. c. xxvi, 11. (3) Histoire critique du rationalisme allemand.

ris ont feint de se faire protestant. D'Angleterre il passa à Malte où il fut pourvu d'un professorat. Au mois de janvier 1849, dit toujours l'Univers, il quitta Malte pour aller à Rome faire de la propagande au profit du protestantisme.

Prusse. LA NOUVELLE CONSTITUTION.—Comme nous l'avons rapporté, le Roi de Prusse a prêté serment à la nouvelle Constitution, le 6 février.

—L'Observateur romain dit que le docteur Jean-Hyacinthe Achilli, né sujet pontifical, après avoir, en 1841, fait son apostasie, s'est rendu en Angleterre, où il a professé publiquement le protestantisme.

—L'Observateur romain dit que le docteur Jean-Hyacinthe Achilli, né sujet pontifical, après avoir, en 1841, fait son apostasie, s'est rendu en Angleterre, où il a professé publiquement le protestantisme.

—L'Observateur romain dit que le docteur Jean-Hyacinthe Achilli, né sujet pontifical, après avoir, en 1841, fait son apostasie, s'est rendu en Angleterre, où il a professé publiquement le protestantisme.

—L'Univers du 24 décembre dernier peint sous les meilleurs traits que l'Observateur Romain l'innocent Dr. Achilli. Après sa double apostasie, ce moine alla en Angleterre en 1842, où il vécut au dépens de ses bons et naïfs propagateurs bibliques, quelquefois dupes des plus vils escrocs, qui pour être nour-

FEUILLETON. VEILLES D'UNE HAUMIERE DE LA VENDEE PAR LE MARÉCHAL BUGEAUD D'ISLY. Suite et fin. SIXIÈME VEILLE. PIERRE. Bon soir, Paul; tu as l'air bien triste aujourd'hui; qu'as-tu donc, mon ami? PAUL. En réfléchissant à ce que tu m'as dit hier, la satisfaction que j'avais éprouvée d'abord s'est tout d'un coup changée en tristesse. Quoi! il n'y a rien à faire pour le peuple que ce que tu m'as dit? si qu'on m'ait bercé si longtemps de l'espoir voir tout le monde également riche et également heureux! PIERRE. Mon ami, il peut y avoir encore quelque chose à faire que je n'ai pas imaginé et qu'on imaginera; mais, quoiqu'on fasse, tu ne trouveras jamais la réalisation de tes rêves. Que veux-tu qu'on fasse pour le peuple, puisque tu lui qu'il fait tout? Il n'est, pas seulement un homme politique, il est encore le roi du travail; or, tu le sais, c'est de lui que vient toute

fortune. On pourrait-on la prendre ailleurs pour la lui donner et qui la lui donnerait? Si cette fortune indépendante du travail existait, le peuple n'aurait pas besoin qu'on la lui donnât; il la prendrait, car il est tout puissant. Tout ce que peut faire un bon gouvernement, c'est de bien administrer le peuple au moyen des impôts que le peuple consent à lui donner. S'il voulait faire autre chose que cela, il ne pourrait y parvenir qu'en prenant dans la poche droite du peuple pour mettre dans sa poche gauche. Avec l'impôt, le gouvernement, s'il est habile, favorise le travail en multipliant et en améliorant les voies de communication par terre et par eau, en créant des ports, en faisant de bonnes lois de douane et de bons traités de commerce qui multiplient nos relations avec les autres peuples et surtout en encourageant l'agriculture; enfin il maintient l'ordre qui est le patron et le protecteur du travail. Il y a de bonnes gens qui s'imaginent que l'ordre n'a été inventé que pour protéger les riches. C'est là, mon cher Paul, une grave erreur. L'ordre est encore plus nécessaire aux simples travailleurs qu'aux chefs du travail. Tu as vu, dans l'année qui vient de s'écouler, combien le désordre avait produit de gens oisifs et malheureux. Les riches ont perdu aussi, et beaucoup; cependant ils n'ont pas souffert matériellement parce qu'ils avaient des avances; mais le pauvre ouvrier dont la famille vit avec le salaire de chaque jour a dû s'imposer de rudes privations. Je t'ai dit hier qu'avec une éducation plus morale on rendrait le peuple plus heureux. Il y a encore une autre source

de bonheur; elle est vaste et presque inépuisable. Je la regarde depuis longtemps comme un des plus grands moyens de guérir les maux de la société, c'est l'agriculture. Elle peut occuper deux ou trois fois autant de bras que ceux qu'elle a, et le sol de la France, exploitée avec intelligence par ces bras multipliés, nourrirait intelligemment la nôtre, c'est-à-dire environ cent millions d'individus. Tu peux en juger, Paul, par un petit exemple, par une propriété. Elle te représente à peu près une bonne métairie du pays. Autrefois elle était cultivée par une famille de six personnes qui y vivait assez misérablement. Aujourd'hui, par les perfectionnements graduels que j'y ai introduits, elle nourrit et entretient une famille, quatre gros valets, deux filles de ferme et six ou huit journaliers qui travaillent à peu près constamment chez moi; et cependant, Paul, j'ai encore bien des progrès à faire; je ne m'arrêterai pas là. Maintenant compare ma petite propriété à ces grandes espaces si mal cultivés que tu as pu observer en traversant le Berry, le Limousin, l'Auvergne, le Périgord, une partie du Poitou, la Sologne, la Creuse et tant d'autres terrains que l'on ne cultive pas ou que l'on cultive mal parce qu'on manque de bras, et tu comprendras l'immensité du travail et des salaires qu'on peut trouver sur le sol. Je gémis lorsque je vois dans nos grandes villes de si grosses masses de population se promener sans rien faire, même les jours ouvrables, pendant que dans les champs nous voyons une solitude intelligente, sauf dans les environs

des grandes villes. La plupart des travaux restent à faire et ceux que l'on pratique sont très imparfaits. Il y a là, cher ami, une mine bien riche à exploiter au profit du bonheur et de la nation. Console-toi donc un peu. En donnant un peu de l'éducation plus raisonnable il ne croira pas aux chimères des socialistes et il appréciera mieux la vie des champs. Au lieu d'aller s'entasser dans les grandes cités, il restera au village. Il comprendra que, s'il a un travail plus dur, un salaire moins élevé, il a une vie plus assurée, plus libre, plus indépendante des crises politiques et financières. Le paysan est moins riche dans une époque de trouble que dans les temps calmes; mais il ne souffre pas de la faim et il peut attendre que l'ordre, ce grand bienfaiteur de l'humanité, se rétablisse. En attendant, il sème son blé et le voit pousser; il soigne ses vaches et voit naître ses veaux. L'ouvrier de la ville, au contraire, quand le travail est suspendu, est livré à la misère et à la plus complète oisiveté. C'est alors que de méchants ambitieux s'emparent de lui, le possèdent au désespoir et lui font faire une émeute dans laquelle bon nombre payent de leur sang l'élevation des tribuns qui les ont excités. Le lendemain, la masse est encore plus malheureuse, mais les charlatans sont au pouvoir. Il font alors des phrases et des lois creuses et, comme ils sont bien casés, ils invitent à leur tour le peuple à l'ordre et à la patience. Oh! détestables trompeurs du peuple, que je vous hais et vous méprise! PAUL. Cette fois, je suis entièrement de ton avis.

Oni, sans le moindre doute, il y a de grandes ressources d'avancer dans la culture et je fais des vœux pour qu'on prenne tous les moyens possibles pour y revenir nos paysans et pour y ramener le trop plein de nos grandes villes. PIERRE. Es-tu allé au club aujourd'hui, et qu'y a-t-on fait? PAUL. J'ai vu et entendu des choses toutes nouvelles. D'abord, on y avait amené deux sous-officiers en congé; tu dois les connaître, ils sont du voisinage. L'un est le fils de Granger, l'autre de Guillaume Massot, deux beaux gars, ma foi, et qui ont pris un air bien dégourdi. C'est l'avocat Frossard qui les avait engagés à assister à cette séance; elle a été presque entièrement consacrée à leur éducation politique. Je n'ai jamais vu Frossard si éloquent; il a fait un grand discours qui a duré plus d'une heure, pour démontrer que les soldats ne devaient jamais faire feu sur le peuple. Qu'en penses-tu, Pierre? PIERRE. Mon ami, il faut d'abord bien s'entendre sur le mot peuple; pour les démagogues et les socialistes, le peuple se compose de tous les finés et les vieux d'une grande ville, c'est-à-dire la tourbe. Ce peuple-là, à leur dire, doit être obéi dans toutes ses caprices. Il lui est permis de renverser tous les gouvernements et de tirer sur les troupes, sans que celles-ci aient le droit de se défendre. Ces prétentions seraient fort